

Mission humanitaire au Rwanda – août 2019

Avec Hélène Dellucci, Catherine Jobin

et Laetitia de Schoutheete

Rwanda, samedi 10.08.2019

Premières impressions :

Atterrissage en douceur, il fait doux dans la nuit, soulagement que le voyage s'achève, un bruissement d'inquiétude au ventre, cette fois, le grand saut, qu'allons-nous découvrir ? Longue file d'attente pour le visa, le contrôle des passeports, mais ambiance bon enfant, avec des petits fatigués qui doivent prendre patience en attendant leur tour. Récupérer les bagages et sitôt dehors, l'espace est restreint, c'est le dernier vol de la journée et déjà les nettoyeurs s'affairent.

Au dehors, la joie des retrouvailles pour beaucoup, l'ambiance est bruyante, bourdonnante, Laetitia retrouve Janine et nous voici accueillies comme à la maison. Simon nous rejoindra, propose de boire un verre ensemble avant d'aller chez lui, où sa fille adoptive Anathalie nous attend. Janine et Simon ne se sont pas revus depuis longtemps, l'ambiance est à la fête, en même temps qu'il s'agit de faire connaissance. Et de découvrir ce pays qui semble déjà si dépaysant... Simon Gasibirege, c'est tout le Rwanda en un regard, à la fois chaleureux et intense, porteur de toutes les souffrances qu'il a contribué à apaiser, et de la force de résilience de ce pays pour lequel il s'engage sans compter. Son sourire lui donne un air juvénile, et il ne fait pas ses presque 80 ans quand il parle de son expérience ou des projets qu'il a encore à développer. Ce qui frappe surtout, c'est cette générosité et cette sensibilité du cœur, qui nous touchent dès son premier bonjour.

Une jeep avec chauffeur, c'est la coutume, qui nous conduit à travers les rues de la ville : foisonnantes de circulation, entre voitures, camionnettes et petits motos taxis qui se faufilent avec habileté et décontraction, pas d'énervement, des klaxons, les gens sont cools. La nuit est tombée déjà, il y a des lumières partout, et les phares des véhicules qui passent à gauche et à droite de la voiture. Des échoppes ouvertes, des gens à pied sur la route, peu ou pas éclairée, des caniveaux qu'il ne vaut mieux pas approcher de trop près tant ils sont profonds, et ces gens au bord de la route, qui sont au bord de petits commerces en tout genre.

La circulation semble chaotique, nous traversons divers quartiers, pour arriver vers une rue plus animée, bordée de cafés ou d'échoppes éclairées, et finalement, la voiture tourne à gauche, pour s'engager sur une route de terre rouge, que nous ne verrons que le lendemain, très inégale, jusque devant la maison de Simon : klaxon, et le gardien vient nous ouvrir, nous sommes accueillis par la fille de Simon, Anathalie, et son petit fils François d'Assise, huit ans. Le temps de nous montrer nos « appartements » (nous trois avec chacune une chambre et une salle de bain privative), et nous voilà autour d'une table à déguster notre premier repas Rwandais, préparé avec soin et attention par la fille de Simon, au bénéfice d'une formation dans la restauration : au menu, soupe faite maison, poisson froid, riz, pois rwandais, chou-fleur, c'est un vrai festin, sans compter l'apéritif pris avant. La

maison est vaste, les pièces amples, quelques tableaux au mur qui disent la reconnaissance pour le travail de Simon, des pièces dépouillées, mais arrangées avec soin. Une lumière blafarde, qui contraste avec la gentillesse de nos hôtes, aux petits soins, et attentifs aux moindres détails qui pourraient nous donner un peu plus de confort. Après une tisane et le programme établi pour le jour suivant, nous nous retirons dans nos chambres, déroulant la moustiquaire pour nous glisser dans notre première nuit africaine. Peine à trouver le sommeil, tant de nouveautés à la fois, et un peu hors de notre zone de confort malgré la générosité de nos hôtes, il faut apprivoiser les lieux.

Dimanche 11 août 2019 :

Lever au son des bruits de la cour, la fille de Simon s'affaire à préparer le déjeuner. Surprise d'avoir aussi bien dormi. Au jour, la chambre est simple et propre. La douche revigorante, froide, ce qui n'est pas mon habitude. Oh, quelle est cette « grosse » bête à antennes qui sort le bout de son nez du conduit d'évacuation ? Pas très rassurant, je la tiens à distance en l'aspergeant copieusement. Elle disparaît, mais réapparaît aussitôt l'eau arrêtée. Je pense n'avoir jamais fait si court sous l'eau de la douche. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit de cafards, au pluriel, car un second a fait son apparition. Fort heureusement, ils disparaîtront durant notre périple du jour, signalés et pris en charge par notre hôtesse, spray à l'appui acheté en route pour être en mesure de calmer leur jeu. Petit incident qui n'est rien face à la générosité de nos hôtes, mais qui dit surtout la sortie hors de ma zone de confort, de même que la douche froide du lendemain.

Petit déjeuner copieux, comme c'est touchant de voir avec quelle attention et gentillesse nous sommes reçus et choyés : des fruits savoureux (papaye, ananas frais et petites bananes dont le nom exprime le fait qu'elles peuvent conduire à tout dépenser pour en manger à satiété, tant elles sont parfumées, fruits de la passion), porridge, pain et sorte de nutella qui plaît surtout à François, le petit-fils de Simon, qui coupe soigneusement ses grosses tranches de pain tartinées en sandwich. Et du thé ou du café local, encore incertaine de savoir ce qu'il est opportun de manger pour faire plaisir à nos hôtes, et ce dont j'ai vraiment envie... les échanges avec Simon sont à la fois simples et disent son engagement au service des communautés depuis le génocide.

Il va nous l'expliquer en nous montrant ses locaux de Liwoha, l'association qu'il a créée en 2013. Une grande maison, bordée d'un jardin, d'une annexe où il a installé son bureau, jonché de documents soigneusement alignés sur sa table, dans des piles impressionnantes de hauteur, sans compter sa bibliothèque bien rangée, où il a consigné nombre de documents et d'écrits. De manière presque informelle s'engage un échange interview avec Simon sur la manière dont il a commencé à s'occuper de santé mentale communautaire. Il revenait de son doctorat en Belgique et de suite, la nouvelle qu'un psychologue était rentré au pays. Il a soigné des jeunes filles souffrant de PTSD, qui lui confié aller mieux, certes, mais être l'objet de brimades et moqueries quand elles retournaient dans leurs villages : en les écoutant, il a été convaincu peu à peu de travailler non seulement avec les victimes, mais avec tous les membres de la communauté, y compris les auteurs et les témoins des atrocités vécues, et tous les acteurs de la communauté, à la demande de la population qu'il était amenée à rencontrer et qui le sollicitait pour venir parler aux autres gens des villages. C'est ainsi qu'il est aussi allé soigner les prisonniers, dont nous avons croisé certains le lendemain et à voir la manière dont ils le saluaient en se découvrant montrait le lien fort et réhumanisant qu'il a su créer. La manière dont il a développé son concept est décrite dans le compte-rendu de cet échange riche et qui nous a préparées à ce que nous allions vivre à la fois l'après-midi et dès le lendemain. Cet entretien nous a permis aussi de faire mieux connaissance, Simon a semblé touché de tous les livres que nous lui avons apporté et que nous avons étalé sur la grande table de la salle de réunion de son centre.

Contraste entre ses récits de travail au sein des communautés et le lieu où nous avons partagé le repas de midi, le « Sole Luna », une pizzeria rwandaise, dans un espace surplombant les collines de la ville, un endroit chic et romantique à la fois, sur une terrasse bien ombragée. Touchées de constater que tout au long de la journée, Simon nous fait découvrir ses endroits de prédilection, où il vient se ressourcer en famille les dimanches où il n'est pas en route.

Ce bon repas nous a donné des forces ensuite pour aller visiter le Mémorial du génocide rwandais, un lieu créé en 2004 en souvenir et à la mémoire de tant de disparus. Un grand mur répertorie les noms de tous ceux qui ont leur sépulture à cet endroit. Dès l'entrée, ce lieu nous transporte hors du temps, et génère une émotion à retenir son souffle, avec le sentiment de pénétrer au cœur de cette terre que nous venons à peine de découvrir. Emotion d'autant plus forte que nous apprendrons ensuite que les jeunes qui nous accueillent et nous guident sont des rescapés du génocide. Un petit film comprenant des témoignages à la fois sobres et poignants de rwandais de tous âges nous prend d'emblée aux tripes.

Deux d'entre nous étaient dans l'ignorance et l'incompréhension quasi totale de l'ampleur et de la signification du génocide surtout du processus qui a pu amener à de tels massacres, et n'avaient suivi à l'époque que de très loin ces faits dans les nouvelles occidentales : tout au long de l'exposition construite avec nombre de détails et d'explications claires et très didactiques, et surtout empreintes de sobriété et d'humanisme, nous avons découvert l'histoire poignante de ce peuple rwandais. Nous avons réalisé l'évolution d'un contexte a posteriori prévisible, mais a priori inimaginable qui a conduit à une telle folie meurtrière, et plongé tout le pays dans une douleur terrible et une tragédie indescriptible, indicible, dont seules les images peuvent rendre compte. Des vidéos de personnes rescapées, témoignant de leur vécu avec autant de pudeur que de profondeur, nous plongeaient au cœur de cette immense tragédie.

Au contact de ces images et de ces témoignages, Laetitia, qui avait déjà travaillé sur le terrain durant un an et demi une quinzaine d'années auparavant, en animant des groupes de femmes victimes, a recontacté des blessures vicariantes bien enfouies : nous l'avons soutenue comme nous avons pu, mais c'est Simon, mêlant ses larmes à celles de Laetitia, qui a su lui apporter le réconfort et l'apaisement nécessaires pour dépasser cette souffrance si enfouie. « Je n'en ai jamais parlé, j'avais peur de contaminer mes collègues avec quelque chose qui m'avait tant blessée », dira-t-elle ensuite. Cette marque aussi claire d'une traumatisation vicariante nous rend attentives à l'engagement des professionnels, à leur dévouement, au prix de « blessures du cœur », selon la formule de Simon, parfois mal évaluées. Rentrée en Belgique en plein burnout après cette période si intense, c'est une belle revanche pour Laetitia de découvrir à quel point le Rwanda s'est reconstruit aujourd'hui, en contraste avec ce récit à la fois pudique et pédagogique du génocide. Avant de partir à la fermeture des portes, les employés, tout en nous rendant gentiment attentives que les portes allaient bientôt se fermer, nous ont tout de même invitées à nous rendre dans les trois chambres dédiées aux enfants. Ces images de petits souriants, de tous âges, dont la vie a été fauchée si injustement et précocement, nous ont abasourdies. Au sortir de ce lieu de mémoire, mille questions se pressaient dans nos têtes, par exemple : comment a-t-il été possible que des personnes qui étaient des amis, voisins ou même des conjoints ont-ils pu en arriver à tuer ou dénoncer leurs semblables, dont ils étaient même les parrains, dont ils avaient partagé le quotidien, dont ils étaient proches depuis des années ? Devant tant de questions, Abram de Swaan et Jacques Sémelin offrent des esquisses de réponses, sur un plan théorique. Mais telle n'a pas été l'orientation principale de Simon Gasiberege, lui-même tutsi, réfugié rentré au pays après le génocide, une thèse de doctorat en poche, qui a commencé à écouter ses compatriotes, et ce faisant, à suivre leurs objectifs de pouvoir revivre ensemble dans un territoire qu'ils partagent, de pouvoir côtoyer leurs agresseurs en faisant en sorte

que la vie soit vivable : c'est ainsi qu'il a construit un dispositif qui corresponde à leurs aspirations. Il a eu l'idée de créer un dispositif réunissant des groupes hétérogènes formés d'auteurs, de victimes et de témoins, en trouvant le moyen de gagner la confiance de tous, peu importe de quel côté ils étaient, comprenant qu'ils avaient avant tout tous souffert. Il a travaillé avec tous, y compris avec les prisonniers, dans un travail visionnaire et de pionnier, précédant les Gacaca, ces tribunaux de justice restaurative mis en place ultérieurement par les autorités. Il a mis sur pied des groupes où la parole a pu se dire, circuler, et devenir réparatrice au fil des années, au point que les rwandais ont renoncé à la vengeance, qui pourtant aurait pu être légitime. A l'instar de leurs frères d'Afrique du Sud, ils ont œuvré pour la réconciliation, la cohabitation dans un territoire partagé, en trouvant les moyens d'une vie apaisée. Après vingt-cinq ans, la paix continue.

Simon Gasibirege a construit un dispositif structuré, invitant ceux qui le souhaitent à un cheminement de guérison. Ceux qui allaient mieux donnaient envie à ceux qui allaient moins bien d'accéder aussi à sa démarche.

Après ce temps très fort autour de l'histoire terrible de ce pays, Simon nous a emmenées sur une colline où il aime à se ressourcer, au-dessus et non loin de Kigali, sur un chemin de cette terre rouge caractéristique du Rwanda, à la tombée du jour, une façon de retrouver l'apaisement et le contact avec la nature et la vie d'aujourd'hui, à la fois très terre à terre et vibrante de vie, à l'instar des chèvres croisant notre chemin, ou des enfants curieux de nous voir passer, tandis que leurs parents saluaient Simon qu'ils reconnaissent et dont leur regard exprime l'estime qu'ils lui portent. Comme s'il incarnait en lui ce ferment puissant de la réconciliation d'un peuple qui aujourd'hui semble avoir retrouvé ses racines et sa tranquillité. Quoi de plus apaisant pour terminer la journée que de voir apparaître la lune tandis que l'obscurité tombait soudain les collines, les rwandais ne semblant aucunement perturbés par l'absence de lumière, marchant le long de la route comme en plein jour. Contentes de rejoindre la voiture et de rentrer à la maison accueillante de Simon, avec le repas réconfortant de Anathalie, contrastant avec la dureté des images encore bien vivantes dans nos esprits.

C'est avec émotion et émerveillement que nous nous sommes couchées pour notre deuxième nuit, dans une maison africaine qui devenait déjà un peu familière. Et toutes ces choses différentes de notre confort occidental décrochaient dès lors un sourire plutôt que de l'inconfort.

Lundi 12 août 2019

Après le petit déjeuner du matin, à nouveau préparé avec grand soin par Natalia, nous prenons la route avec André notre chauffeur, et Simon, à destination de Butare, environ à une distance de 130 km en direction du sud. La route est bien entretenue, largement fréquentée et la densité et la diversité des véhicules qui la parcourent nécessite de rouler à une vitesse prudente. Les motos, vélos taxis avec leur petit coussin décoré sur le porte-bagage, les gens à pied, de toutes les générations, les enfants, curieux de nous voir passer, les camions qui peinent à la montée sous leur lourd chargement. Impressionnant de voir ce que transportent vélos et personnes, sur leur tête ou sur le porte-bagage : sacs de patates douces, chargement de bois, de cannes à sucre, de tôles, de matelas, boilles de lait et la liste n'est pas exhaustive. Tout ce monde trouve sa place dans le respect de chacun, même au coup de klaxons avertisseurs ou d'appels de phare pour communiquer à qui peut passer en premier.

Au bord de la route, de petites échoppes la traversée de villes intermédiaires, où d'un coup la concentration de population se marque davantage. Et l'arrivée d'un essaim de petits vendeurs la seule fois où notre chauffeur s'est arrêté brièvement au bord de la route. A un moment donné, nous nous arrêtons pour acheter à manger car le temps ne nous permettra pas de nous arrêter dans un

restaurant avant d'arriver au village. Petits magasins en tous genres, nous sommes dévisagées avec curiosité, il n'y a pas beaucoup de blancs qui passent, semble-t-il.

Quant au paysage, il est apaisant, les collines s'offrent avec douceur et tranquillité aux voyageurs, dont les flans accrochent des bananiers, des cultures de manioc ou plus loin des rizières, la végétation paraît encore plus verte en contraste avec cette terre rouge qui est partout. La lumière joue à cache cache plus loin dans les cannes à sucre, et près du sud, nous découvrons soudain une multitude de taches oranges dans les champs, qui sont les prisonniers au travail pour la collectivité, en grand nombre, pour assécher les marais qui vont constituer ensuite des rizières. Il y a de jeunes pousses au vert très tendre, des espaces de terre brune et emplies d'eau. Après plusieurs heures de route et un pic-nic sur le pouce dans la voiture, nous arrivons à Butare, où nous découvrons l'hôtel Emmaus, tenu par des bonnes sœurs, qui vont nous loger ces prochains jours. Les chambres sont vastes et hautes, et disposées autour d'un patio orné de fleurs magnifiques. L'atmosphère est tranquille et contraste avec le foisonnement de couleurs et d'impressions glânées au cours du voyage. La connexion par wifi en réjouit plus d'une d'entre nous, et va faciliter l'accès à nos proches, à qui nous avons envie de raconter tout ce qui commence à nous attacher à ce pays et à ses habitants. Ce ne sera pas de trop après la rencontre de formation qui nous attend à Kabuga, après un bout de route en terre battue et qui nous secoue gentiment.

Arrivées sur une colline, nous sommes attendus et accueillis dans une joie qui à la fois nous surprend et nous entraîne dans des danses au son du tambour et des chants, des danses traditionnelles, intenses et qui nous invitent à la rencontre. Pas question de refuser de prendre les mains qui se tendent pour nous intégrer dans le groupe, c'est leur manière si chaleureuse et généreuse de nous accueillir, c'est indescriptible, mais si bon au cœur. Puis nous entrons dans l'école primaire où les échanges vont commencer : présentations réciproques, avec traduction simultanée, des visages attentifs et marqués tout à la fois, qui traduisent la joie à travers les sourires, et la profondeur des souffrances passées dans des regards qui s'envolent parfois on ne sait où, ou de la tristesse qui passe parfois furtivement sur les visages. Il y a beaucoup de chaleur et de vie dans ces échanges qui se tissent entre des responsables de groupes récréatifs, qui disent quelles sont leurs responsabilités, leurs spécificités, et qui semblent réellement heureux de notre présence, qui les honore. Quel accueil incroyable, nous sommes touchées profondément par cette confiance accordée.

L'après-midi se passe à parler de leurs attentes, à lire un texte qui parle d'oser, oser avancer pour gagner de la liberté, et les échanges montrent l'implication et le sens que représente, pour les personnes présentes, les groupes récréatifs. Plusieurs ont « soif de connaissance », témoignent de l'importance de retrouver et garder la culture rwandaise, la précieuse transmission de certaines traditions par les anciens. Ils sont tout attentifs quand Hélène parle de son approche, notamment de calmer le corps et de travailler ensuite avec un pied dans le passé et un dans le présent, pour guérir les blessures de la vie. Spontanément l'après-midi se conclut par une danse, et au dehors, ce sont les enfants du village et d'autres habitants qui semblent vouloir eux aussi profiter de notre présence, ou d'éventuels dons de notre part. La lumière est magnifique le long du chemin du retour, le soleil rasant ajoute en relief aux rizières et autres cultures, ainsi qu'à l'érosion bien visible au bord de la route creusée par les pluies précédentes.

La fin de l'après-midi et le repas du soir à Emmaüs ne sont pas de trop pour partager les émotions et vécus de la journée, échanger entre nous, et aussi faire la connaissance d'Yves Collet, belge et aux origines rwandaises par un grand-père, qui cherche à se reconnecter à cette terre significative pour lui mais pleine de contradictions aussi, liées à sa place dans la famille et à son lien paternel. Il nous fait découvrir les merveilles de la nature autour du lac Maosi où ses proches ont une maison ancienne, et les chants d'une multitude d'oiseaux qui s'épanouissent dans cette contrée. Une belle

rencontre, l'équipe s'agrandit, il utilise le clown dans ses interventions et pourra aussi faire bénéficier les groupes de son expérience.

Mardi 13 août 2019

Premier réveil dans cet hôtel auquel la présence des sœurs lui confère un caractère tranquille. Les chambres donnent sur un jardin intérieur construit un peu à la manière d'un cloître, bordé également par la chapelle. Surprise de découvrir, en ouvrant les rideaux, une femme sur le balcon, installée là comme à son bureau, profitant sans doute de l'espace et de l'accès à l'électricité et à Internet. Notre zone de confort est bousculée et nos limites habituelles repoussées, l'élan du partage l'emporte sur l'envie d'avoir notre espace privé, notre petit moment bousculé est vite oublié.

La salle du restaurant est grande, nous profitons des tables installées sur la terrasse couverte, le soleil est magnifique et la température des plus agréables, même presque fraîche dans cette lumière du matin qui intensifie les couleurs des fleurs du jardin alentours. Au menu, des fruits, omelettes, porridge et pain carré. Il fait surtout bon reprendre contact après la nuit, échanger et préparer le programme de la journée qui s'adaptera au fil des téléphones que recevra Simon. Pour la matinée, il est prévu de partir sur la colline où se trouve le centre de l'association Liwoha, où travaille Daphrose que nous avons déjà rencontrée la veille avec les responsables des groupes récréatifs. André notre chauffeur est prêt au départ, à la fois calme et attentif, discret et disponible si besoin.

Le trajet nous permet de découvrir les alentours de cette ville tranquille, aux rues principales larges et bien entretenues, qui contrastent avec les routes en terre battue dès qu'on la quitte. Piétons, vélos, motos, taxis et autres véhicules s'y côtoient et se fauillent sans règles apparentes, et surtout dans une fluidité étonnante par rapport à la densité de véhicules à certains endroits. Le trajet nous permet d'admirer les collines verdoyantes contrastant avec la terre rouge, où poussent bananiers, manioc et autres arbustes et plantes qui ne nous sont pas familières. Avant d'aller au centre Liwoha, il est important d'aller rencontrer les autorités locales, nous avons rendez-vous avec la responsable de secteur. Notre arrivée dans le bâtiment qui tient lieu de « mairie », ne passe pas inaperçu. Nous sommes beaucoup observés par tous les gens qui sont assis là et semblent attendre leur tour : moment de gêne de leur passer devant nous qui venons d'ailleurs, pas envie d'être dans cette posture de ceux qui ont droit à des passe-droit. Josef, l'un des collaborateurs de Liwoha nous accompagne également, il nous apprendra qu'il y a différents bureaux d'affectation psychosociale jouxtant les bureaux des autorités politiques, ce qui explique sans doute les nombreuses personnes présentes et dont certaines semblent être en situation de souffrance. Je suis touchée par une petite fille qui guide sa grand-mère visiblement aveugle au travers de la cours pour chercher un peu d'ombre.

Quelques instants plus tard, nous sommes invités à entrer dans un bureau à la réception modeste, en réalisant que la jeune femme qui nous accueille n'est autre que la responsable de secteur en personne, Clémence, trente-cinq ans environ. Comme à l'usage, le premier temps est consacré aux présentations, de chacune et chacun personnellement, je suis touchée par la façon dont cette femme s'intéresse à nous et à notre travail, en portant visiblement un profond respect à Simon qui nous introduit, expliquant le sens de notre venue. Est-ce le contexte ou le dépaysement, j'ai le sentiment que cette manière de nous présenter les uns aux autres est particulièrement respectueuse, surtout par le temps consacré à ce tour de cercle, comme s'il était important que chacun puisse avoir sa place. Une fois notre projet de voyage exposé, Clémence nous exprime tout le bien du travail de Simon et de l'association Liwoha pour la paix dans les communautés de la région, avec une diminution significative des situations de conflits et de violence dans la société. Sans transition, elle évoque la dureté de son travail de responsable de secteur, dans un pays où chaque famille a été

frappée par la perte et le deuil, la sienne également : elle a perdu beaucoup de membres de sa famille, et la résilience a un prix fort, nous sommes touchés de l'humilité et de l'humanité de cette femme assumant un poste à haute responsabilité, et consciente du chemin à parcourir pour que ses citoyens puissent vivre de manière apaisée. Simon nous confiera ensuite sa surprise qu'elle se soit ainsi exprimée, ce qui n'est pas son habitude. De notre côté nous sommes émues de tant de confiance accordée en un si court espace-temps.

La visite du centre de Liwoha, à quelques contours de là, est plus légère et enjouée : nous découvrons une maison bien entretenue, accueillante, où attendent des femmes à la consultation de Daphrose, heureuse de nous voir entre deux rendez-vous, et toujours aussi souriante. Ces femmes semblent porter beaucoup de souffrances, elles attendent plutôt silencieuses, à moins que ce ne soit notre présence qui les intimide. Nous visitons le jardin alentour, curieuses de découvrir les bananiers aux multiples espèces, l'arbre à avocats, chargé de fruits, le manioc et autres fleurs locales. Puis nous prenons un temps autour de la table de la salle de réunion pour parler de l'historique de ce centre, acquis grâce à la générosité d'un belge et avec la collaboration fructueuse avec les autorités. Nous sommes impressionnées par l'énergie mise à bâtir ce projet de centre et de thérapie communautaire, et de l'énergie déployée à créer cette bâtisse de toutes pièces et à mettre en place les groupes thérapeutiques, en les faisant connaître par le biais de tous les acteurs déjà présents, que ce soient les ONG, les églises ou les autorités politiques.

Le repas de midi nous ramènera à Butare, dans un hôtel où viennent manger les blancs, l'E-bis, où s'ébattent même quelques singes dans le jardin où trône un arbre magnifiquement fleuri. Contraste avec cet environnement urbain et celui des collines dont nous nous sommes imprégnées juste auparavant. Le programme de l'après-midi se construit au fil des téléphones que reçoit Simon, soit d'assister à un spectacle de danses préparé par un groupe récréatif sur le replat d'une vaste colline apparemment déserte et où affluent au fur et à mesure de l'avancée de notre véhicule, des dizaines d'enfants, de jeunes, de femmes et d'hommes de tous âges. Contraste entre ceux qui visiblement font partie du groupe récréatif qui nous accueillent dans leurs vêtements aux couleurs chatoyantes et ceux qui semblent surpris de notre arrivée et viennent en spectateurs, vêtus plus simplement et dans des teintes se fondant avec le paysage.

Nous retenons notre souffle face à leur accueil si souriant et enthousiaste, dans des danses qui nous le comprendrons chaque jour un peu plus sont leur manière de nous faire savoir que nous sommes bienvenus et chaleureusement reçus. Et nous nous retrouvons, entraînés dans la danse avec eux, invités personnellement par l'une ou l'autre d'entre eux à prendre leurs mains tendues pour entrer dans la danse, pris dans leurs mouvements, dans l'instant présent sans plus pouvoir penser à autre chose. Une approche de l'autre qui fait sauter toutes les barrières culturelles, médiatisée par les chants et le tambour qui nous entraîne dans une transe humaine qui me touchera profondément de la part de ce peuple si meurtri et qui peut se montrer si généreux envers des inconnus. Ce moment de spectacle de chants et de danses spécialement préparé pour nous sera très émouvant sur cette herbe sèche, à l'ombre des arbres. Particulièrement quand leur responsable nous explique que le groupe tient à nous montrer un rituel de leur communauté, soit leur manière de donner son nom à un nouveau-né. Le temps est comme suspendu face à la dizaine de membres de ce groupe, de tous âges, qui s'asseyent alors face à nous, en nous expliquant que tous les membres de la famille de l'enfant (il y en a même un vrai qui passera de bras en bras) proposent un prénom pour le nouveau-né, qui comporte autant de vœux et de bénédictions pour lui dans sa vie, avec un sens dans le vécu de chacun d'eux ou du moment. Yves qui nous accompagne et avait partagé le fait d'avoir une grand-mère rwandaise verra son prénom donné par l'une des personnes, un autre moment fort. Nous sommes très touchées de la générosité dans ce partage, malgré la langue différente et nos vécus si

divers. Les échanges de regards avec les femmes plus âgées, mais également avec un homme qui avait vécu dans la résidence d'un noble tutsi et bien au fait des coutumes ancestrales, m'ont profondément maquée, comme une reconnaissance mutuelle implicite de leurs souffrances vécues, dans une posture de dignité retrouvée qui invite au courage et à la persévérance quoi qu'il arrive. L'émotion est encore très présente à la rédaction de ces lignes, je ne suis pas près d'oublier ces partages au-delà des mots, j'ai appris beaucoup de cette humanité tout en pudeur et en profondeur.

Il a fallu que Simon nous explique que les danses dans lesquelles ils nous entraînaient à nouveau ensuite étaient leur façon de nous dire au revoir, sinon nous serions encore restés avec eux un moment. Tandis que nous reprenons place dans notre véhicule, tous les enfants en grappe agitent leurs petits bras et nous accompagnent parfois en courant comme pour quémander encore un regard ou un signe de notre part. A peine quelques centaines de mètres plus loin, nous sommes hélés par des femmes assises sur le devant d'une maison, avant de découvrir et réaliser qu'il s'agissait d'un autre groupe, dont Josef est le président, qui nous attendait pour d'autres danses où ils nous entraîneront dans la maison. Un temps court parce qu'il est temps de nous en retourner, mais très joyeux et communicatif, touchant de voir toutes ces femmes aux habits colorés et ces visages heureux de nous voir et de nous accueillir. Nous repartirons le cœur habité d'une densité élevée d'émotions en tous genres, contentes de pouvoir trouver un peu de repos pour laisser décanter toutes ces impressions de la journée. Ceci avant de déguster un repas typique africain sur une terrasse de la ville dans un restaurant connu de nos hôtes. L'occasion de déguster des galettes de farine de maïs ou de manioc, avec une sauce d'arachides fort appréciée, et d'autres spécialités telles que les bananes plantain, les racines de manioc, les fameux pois rwandais, dans une ambiance africaine où nous ne passons pas inaperçus.

Encore une journée dense qui s'achève, nous commençons à nous acclimater un peu à la vie d'ici, la fatigue se fait sentir, il y a tant à vivre et à intégrer...

Mercredi 14.08.2019

Le petit déjeuner sur la terrasse ombragée du restaurant nous sert désormais d'espace de ralliement et de reprise de contact en douceur entre les uns et les autres, il est bon de sentir cet intérêt de découverte réciproque dans le respect et l'attention bienveillante, et cette joie douce d'apprendre à se connaître toujours davantage.

La matinée se déroule dans le jardin de l'hôtel, sous une tonnelle de toile, avec au programme la découverte de l'EMDR pour Simon, qui dans une simplicité et une humilité qui m'émeut se prête au jeu vrai de l'expérimenter sur lui-même. L'entretien sera filmé en trois parties, pour qu'il puisse reprendre ensuite le protocole du contenant et du lieu sûr et garder pour lui celui sur la cible qu'il a choisie. Moment fort d'être témoin de cet échange entre Hélène et Simon, et par l'authenticité des échanges qui en découleront. Comme s'il y avait une confiance partagée d'emblée, celle d'amis de longue date alors que nous ne nous sommes rencontrés il y a à peine quelques jours, et dans un partage avant tout humain, bien au-delà de toute diversité culturelle : est-ce l'effet du vécu de ce pays autrefois si dévasté qui permet cette épaisseur humaine, comme si le fait d'avoir su dépasser les horreurs permettait de traverser les barrières d'ordinaire si présentes ? L'engagement de Simon à proposer des espaces de réparation au sein des communautés résonne comme un formidable élan à ne jamais lâcher prise au contact de n'importe quelle souffrance humaine et comme une motivation inébranlable à cultiver l'espoir, quoi qu'il en coûte. Je souhaite que ces lignes puissent s'inscrire dans ma mémoire comme un moteur à notre retour en Europe, où l'essentiel est parfois noyé sous des préoccupations qui paraissent ici, dans ce pays, non essentielles.

Tandis que Simon rejoint une réunion de « facilitateurs », nous mangeons à l'hôtel avant de rejoindre Kabuga, non sans avoir fait un détour pour reprendre Janine, qui nous rejoint pour le reste du séjour. Nous découvrons la station des bus, un carrefour d'arrivées et de départs, dans une certaine effervescence qui reste malgré tout plutôt calme. Le temps de voir arriver son bus, et la revoilà avec son sourire rayonnant, joie des retrouvailles pour Laetitia. Tandis qu'elles s'installent sur le matelas disposé à l'arrière du véhicule, très confortable sur les routes cahoteuses, nous nous laissons imprégner de ce paysage qui devient peu à peu plus familier, les maisons des villages parsemées au bord ou en retrait de la route de terre rouge, les enfants criant à notre passage en voyant notre peau blanche, ce qui en fait surgir d'autres d'on ne sait où, agitant leurs mains et nous gratifiant de sourires heureux de nous voir en faire de même.

Nous sommes en retard mais le groupe nous attend comme si de rien n'était, nous retrouvons la salle de l'école pour le cours de l'après-midi, après les danses d'accueil auxquelles nous participons bien volontiers. Janine nous servira de traductrice en l'absence de Simon retenu encore à sa réunion, elle se présentera au groupe de même qu'Yves qui s'ajoute à notre équipe. Laetitia introduira notre intervention, Hélène présente ensuite le papillon, et le sens des stimulations latérales alternées : l'image du bercement qui apaise pour aider à la compréhension parlera fort aux mères présentes, qui prêteront volontiers leur enfant pour que nous les bercions face au groupe comme pour illustrer notre propos. L'exercice concret du papillon déclenche des sourires, nous sommes touchées par la réceptivité des participants à entrer dans ce que nous leur proposons. La liste des bons souvenirs ouvre à des témoignages poignants, tant par la confiance accordée que par leur contenu : une femme évoque un repas partagé avec ses enfants, une autre le fait d'avoir réussi à payer les écolages pour les siens, plusieurs autres évoquent le bien-être vécu au sein des espaces récréatifs et leur reconnaissance pour le travail de Simon à les rassembler. Une femme témoigne que le groupe lui a permis de guérir de son alcoolisme, une autre de retrouver goût à la vie alors qu'elle n'arrivait même plus à sortir de chez elle, une autre encore de se faire des amis car elle vit seule et à distance du village. La « routine énergétique » animée par Laetitia met tout le monde en joie, elle est rapidement non seulement adoptée mais transformée en autant de mouvements de danse, le contenant semble aussi beaucoup leur parler pour mettre les soucis de côté, nombre d'entre eux le confirmeront dans l'évaluation faite en fin de rencontre. En forme de clôture, un texte sur le thème de la Vie apporté par Simon débouchera sur un échange et une mise en lien avec les outils proposés. Les métaphores fusent, le camion qui a passé devant l'école l'après-midi symbolise celui dans lequel on peut mettre tous les soucis pour qu'il les emporte, le papillon parle dans le sens de se bercer et se faire du bien à soi-même : en bref, les participants ont bien accueilli ce que nous avons pu leur apporter. L'après-midi se termine avec la danse et les enfants qui nous attendent tous à la sortie.

De retour à l'hôtel, nous sommes encore toutes emplies de cet après-midi de rencontres et impressionnées de la réceptivité de ces femmes et hommes et de leur capacité à s'approprier ce qui peut leur être utile, certainement le fruit du travail effectué en amont par Simon à tisser du lien entre tous ces êtres blessés et à recréer entre eux confiance et sécurité.

Durant le repas du soir, l'atmosphère est joyeuse à cette tablée agrandie, avec Simon bien sûr, et aussi Josef, André et Daphrose qui se sont joints à nous pour cette dernière soirée passée à Butare. Les conversations vont bon train, nous sommes heureuses de ces journées passées dans les communautés, et déjà nous échangeons numéros de téléphone ou adresses mail pour rester en contact. L'impression c'est que de part et d'autre nous sommes désireux de faire perdurer ces liens fraîchement tissés plus avant dans le temps. Moment fort à exprimer chacune et chacun à notre tour ce qui nous le plus touché et marqué dans la journée.

Journée qui n'est de loin pas finie, car fortes de cette lancée, nous nous retrouvons dans l'une de nos chambres avec Janine, qui nous fait le cadeau d'évoquer sa propre traversée du génocide, de manière posée et d'une voix toute d'émotion contenue, sur le ton de la confiance entre amies, qui nous a beaucoup bouleversées : ou comment il est possible de survivre à tant d'atrocités. Elle était lucide sur le fait que vu la position de son père, celui-ci serait tué dans les premiers, ce qui est arrivé durant les premiers jours. Elle raconte ses frères cachés chez une famille Hutu, au risque que ceux-ci soient aussi éliminés, et elle et ses sœurs accueillies dans une autre. Elle aborde également toute la période complexe qui a précédé le début des tueries, entre moqueries et humiliations à l'école, la propagande anti-tutsi, et ensuite, les enfants qu'elle a elle-même adoptés parce que sans famille, onze au total, qui sont sa fierté et qui témoignent de sa profonde générosité. Contraste entre la joie que cette femme a dégagé tout au long de la journée, son élan de vie, d'autant plus remarquable eu égard à ces atrocités vécues et certainement racontées de façon à ne pas nous trop nous déstabiliser. Cadeau de sa confiance, nous nous endormons avec le sentiment d'être là depuis plusieurs semaines, au vu la densité émotionnelle de ces dernières heures.

Jeudi 15.08.2019

Le moment du petit déjeuner a l'allure de briefing pour la journée, le temps file malgré l'épaisseur des heures et nous conduit inexorablement vers la fin de notre séjour, en tous cas pour Hélène et moi, et cela transparait dans l'envie de partager le plus possible. Il est question de permettre à Simon d'expérimenter le retraitement des blessures relationnelles par les lettres, en pressant qu'il pourrait en faire quelque chose dans sa pratique par la suite. Hélène en a rédigé une, de même qu'Yves, il est prévu de nous répartir en deux équipes, et de filmer l'entretien que Laetitia aura avec Hélène. Cependant, Yves nous prend un peu de court en sollicitant la présence de Simon, qui accepte sa demande, nous serons donc également tous ensemble pour vivre ce moment. Catherine guide le processus, qui a à avoir avec les origines d'Yves dans ce pays, il aura accès enfin dit-il à une émotion longtemps refoulée. Le groupe s'adapte, mais il flotte dans l'air une tension perceptible. Simon partage encore de son travail dans les communautés, et son souci des violences conjugales qui sont très fréquentes et préoccupantes, notamment dans les régions qui n'ont pas été touchées par la démarche de thérapie communautaire, qui par ailleurs ne rassemble que celles et ceux qui sont volontaires. Il en découle une discussion sur les violences sexuelles également, ce qui a pour effet de remuer certaines, le partage d'émotions, comme le dit bien Delage, ne faisant que renforcer nos liens s'il le fallait encore depuis tous ces jours.

L'après-midi nous conduit à nouveau dans les collines, pour vivre à nouveau un temps d'échange avec les responsables des groupes récréatifs. Joie des retrouvailles, il est si émouvant de sentir la reconnaissance de certaines femmes plus particulièrement, qui nous manifestent une attention et une affection toute spéciale. Le groupe sera bienveillant et à nouveau saura s'approprier nos propositions du jour, autour du 54321 prévu en groupe, et dont la version sera adaptée dans une pratique moins cartésienne que la nôtre, mais pas moins d'engagement et de plaisir. Les animations amenées par Yves amèneront également un temps flou où pourra émerger toute la créativité des participants, engagés et inventifs pour le transformer à leur convenance, dans une bienveillance animée et gaie. L'écoute attentive du conte amené par Catherine imprégnera nos derniers moments avec le groupe d'émotions intenses, de même que le temps d'évaluation, et les au-revoir émus accompagnés d'embrassades qui en disent plus long que des mots. Difficile de passer devant les enfants qui font la haie à la sortie de l'école sans avoir le temps d'un regard ou d'un mot pour chacun, le temps presse il est temps de prendre la route pour rentrer à Kigali.

Nous prenons place dans le pick-up conduit de main de maître par André, en toute confiance et en nous laissant aller à emplir encore nos yeux de cette lumière douce de fin de journée, le soleil tombant doucement derrière les collines et les embrasant de teintes rougeoyantes, en phase avec la nostalgie du retour qui s'approche. Nous avons aimé ces gens, ce pays, son histoire et nous ne pourrions oublier ces regards et expériences échangées, dans une simplicité et une confiance qui nous a tous touchés et émus. Hélène et Janine partagent le matelas derrière et ne verront pas le temps passé, tant leurs discussions seront animées et riches, l'atmosphère est plus calme à l'intérieur de l'habitacle, le silence disant la fatigue et le besoin de laisser décanter toutes les impressions de ces jours passés. La radio nous berce, de même que les aléas des accélérations et freinages, la circulation du soir étant rapidement plus fluide que la journée. Un arrêt pour acheter des cacahuètes à grignoter, un autre pour photographier le bâtiment des YWCA rwandaises vient à peine rompre le rythme de notre voyage de retour, à la nuit tombante.

A notre arrivée chez Simon, Anatalia nous attend avec François d'Assise, avec une table dressée comme pour une fête et des plats préparés avec amour et délicatesse, nous sommes très reconnaissantes de cet accueil si généreux à une heure aussi tardive. Dernière nuit rwandaise ensuite pour Hélène et Catherine, avec le sentiment que le séjour se suffit à lui-même : au-delà de la courte durée, nous avons le profond sentiment d'avoir vécu trois semaines en une. Avec de quoi digérer et élaborer durant les mois à venir. Laetitia quant à elle continuera son séjour chez Janine, dès le jour suivant.

Vendredi 16.08.2019

Le petit déjeuner du lendemain matin est empreint de la fébrilité des bagages, du départ et des au revoir, d'un trait de nostalgie en même temps qu'une touche réjouissante à l'idée de retrouver nos proches, pour leur raconter... Nous prenons le temps d'ouvrir les agendas pour prévoir des dates, imaginer une suite à ces échanges, et surtout rester en lien. Même si le temps semble désormais compté, il y a de l'espace pour tresser le bilan de cette riche semaine vécue ensemble, et pour exprimer notre reconnaissance et rêver l'avenir. Il est particulièrement relevé la surprise de la qualité et de la profondeur des échanges, la confiance mutuelle, entre autres. L'émotion est au rendez-vous à l'heure de dire au revoir à Anatalia et à Simon, qui nous fera la joie de revenir chez Janine l'après-midi pour un dernier au revoir.

Nous profitons d'un moment de shopping dans une boutique de souvenirs rwandais, en ville de Kigali, avant d'aller chez Janine : et pouvons mesurer la différence entre notre niveau de sécurité éprouvé tout au long de la semaine avec André, et un chauffeur de taxi standard, dont nous ne savions pas s'il nous faisait faire la moitié du tour de la ville pour le plaisir de son compteur. Razzia d'objets souvenirs achetés dans un temps record dans un endroit connu de Laetitia, au grand bonheur des vendeuses qui n'arrivaient plus à faire leurs additions tant il y avait d'objets pour chacune, avant de reprendre la route pour aller chez Janine où nous attend un succulent repas. Quelle générosité de toutes les personnes qui nous ont reçues durant notre séjour. L'après-midi se passe à échanger aussi, sur la vie au Rwanda, sur les souvenirs, la préparation du départ pour Hélène et Catherine. Nos valises se remplissent grâce à la largesse de Janine, qui nous offre avocats, petites bananes (les meilleures), prunes du Japon, maracujas, de quoi surprendre nos familles au retour. Dans l'intervalle, un taxi moto est venu rapporter le chargeur d'ordinateur d'Hélène, oublié chez Simon. Et à l'heure de nous mettre en route pour l'aéroport, quelle émotion de voir arriver encore Simon et André, venus tout exprès nous saluer encore.

Nous nous mettons en route pour l'aéroport bien à l'avance et heureusement, car à l'approche de la route d'accès, il y a un gros bouchon. Nous terminerons le trajet à pied et passerons les multiples

contrôles, deux fois par les chiens, une quantité de files d'attentes, une fouille, un autre contrôle, l'enregistrement des billets, et à nouveau d'autres guichets où présenter nos papiers et titres de transport. Finalement, nous n'aurons guère de marge avant d'entrer dans l'avion qui fait une escale en Ouganda sur le retour. Au lieu d'une heure d'arrêt, c'est près de trois heures que nous resterons finalement clouées au sol, dans une atmosphère étouffante et vaguement inquiétante, le stress augmentant avec la durée, pour une panne de climatisation. Plusieurs annonces nous laissent un moment craindre de devoir passer la nuit sur place ou du moins d'être débarqués un moment, mais enfin nous décollons, la suite du vol se déroulant sans encombre.

Le voyage passe finalement assez vite entre jeu de crapette, repas, pause boisson, lecture, et film, et quelques petites heures de sommeil. Un documentaire sur les animaux de la savane montre comment peut fleurir le désert après une simple ondée, jolie métaphore de ce pays que nous venons de quitter et qui nous a semblé empli refleurir après l'horreur...

Fort heureusement, nos trois heures d'escale à Bruxelles nous permettent de prendre notre correspondance malgré l'important retard pris par notre vol, et nous serons donc à l'heure prévue à l'arrivée à Genève. La tête et le cœur encore un peu au Rwanda où est restée Laetitia pour quelques jours encore, une semaine que nous ne sommes pas prêtes d'oublier.